

# Actualités

## ARCHITECTURE

### **Renaat Braem (1910-2001): bâtir pour un monde meilleur**

L'architecte Renaat Braem, décédé le 31 janvier 2001, fut sans aucun doute le représentant le plus authentique du mouvement moderne en Belgique après la seconde guerre mondiale. Il a réalisé des bâtiments qui ont marqué les années 50 et par lesquels la Belgique acquit une place dans le développement du modernisme international.

Braem a soutenu une conception de l'architecture particulièrement originale, fondée sur une vision idéologique dont il s'est inlassablement expliqué dans diverses publications. Refusant de réduire l'architecture à une discipline purement formelle et technique, il la concevait à la fois comme expression et porteuse d'une conception de société.

Étudiant à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers (1926-1935), il définissait déjà l'architecture comme «l'art d'organiser l'environnement humain» au profit «du plus grand nombre d'hommes possible». Éduqué dans la libre pensée, autodidacte, il avait acquis la conviction que l'architecture, au-delà d'un art de donner forme à certaines fonctions, constitue aussi l'organisation spatiale de la société humaine.

L'architecture et l'urbanisme révèlent le mode d'organisation d'une société déterminée et, à leur tour, confèrent à cette même société une structure particulière. Cette idée, généralement acquise aujourd'hui mais exceptionnelle à l'époque, a porté Braem à prendre des positions particulièrement radicales: socialiste convaincu, il attendait l'avènement d'une société nouvelle, sans classes, et ses projets architecturaux allaient en constituer une préfiguration. L'architecture et



*Renaat Braem, Construction de logements, le «Kiel», Anvers, 1950-1954 (Photo F. Strauven).*

l'urbanisme devaient, par des formes d'implantation harmonieuses et totalement neuves, anticiper la culture socialiste qu'il appelait de ses vœux. Il considérait l'architecture comme «un levier social» permettant de libérer l'homme des structures hiérarchisées des modes traditionnels d'habitat de nos villes et villages.

Braem a concrétisé ses vues en 1934 dans un projet de grande envergure: une ville linéaire entre Anvers et Liège. Son objectif était de concentrer toutes les futures constructions sur un long ruban de 500 mètres de largeur en bordure du canal Albert. Cette ville comporterait une série de bandes parallèles dont chacune était affectée à un usage précis: le transport (le canal Albert doublé d'un chemin de fer), l'industrie, l'autoroute, une zone verte formant tampon, et l'habitat.

Ce concept, aussi simple que révolutionnaire, présentait plusieurs avantages: une succession rationnelle d'industries selon le principe de la chaîne de production, une rationalisation rigoureuse du transport, un trajet court - pouvant en principe s'effectuer à pied - entre le domicile et le lieu de travail, un habitat étroitement associé à la nature, et la préservation du paysage existant.

Braem a connu un parcours professionnel mouvementé. Il oscillait entre l'expressionnisme et un pur rationalisme géométrique. Dans cette quête, il prenait pour référence l'œuvre et la personnalité de Le Corbusier, chez qui il avait été stagiaire en 1936-1937. L'illustre pionnier l'avait fortement impressionné par sa vision poétique et par sa force conceptuelle. De son côté, Le Corbusier reconnaissait des affinités entre la ville linéaire de son jeune collègue flamand et sa propre «Cité radieuse». Renaat Braem, que Le



*Renaat Braem, la Bibliothèque municipale de Schoten (province d'Anvers), 1968-1974 (Photo A. de Belder).*

Corbusier a introduit dans les CIAM (Congrès internationaux d'architecture moderne), resterait tout au long de sa carrière un fervent défenseur des conceptions urbanistiques et architecturales de son maître.

En un certain sens, la position de Braem en Flandre peut se comparer à celle occupée par Le Corbusier en France. Tout comme Le Corbusier, Renaat Braem s'est efforcé toute sa vie d'attirer l'attention publique sur l'absence de toute conscience urbanistique dans son pays. Tout comme lui, il s'est dévoué en actes et en paroles à la promotion du modernisme, qui serait une concrétisation des «joies essentielles».

Comme Le Corbusier également, il s'est adonné quasi quotidiennement à la peinture et à la sculpture, et a réalisé un certain nombre de complexes de logements. Cela ne veut pas dire que Braem ait jamais copié Le Corbusier. De toute évidence, il a voulu développer une architecture moderne solidement ancrée dans sa région et ses origines.

Bon nombre de ses projets portent l'empreinte d'un fonctionnalisme expressif; toutefois, dans les années 60, il s'est mis à chercher l'inspiration dans l'Art nouveau. Il a alors conçu ses édifices

comme des organismes qui, à la manière de coquillages ou de plantes, exprimeraient leur énergie intérieure sous des formes organiques.

La critique de Braem sur l'absence de politique d'aménagement du territoire en Belgique s'est exprimée de manière particulièrement véhémement en 1968, lorsque, dans un retentissant pamphlet, il a fustigé sa propre patrie comme «le pays le plus laid au monde». Joignant à ces paroles amères une réaction constructive, il ressortit sa *Lijnstad* (ou Ville linéaire) de 1934 pour l'étendre à une *Bandstad België*, un enchaînement de cités linéaires se déployant entre les grandes villes belges. Il suggéra de concentrer désormais tous les bâtiments dans ces zones-ruban et de restaurer le paysage qui, entre-temps, avait été passablement mité. Ce projet, considéré naguère comme une facétie utopique, a essuyé pas mal de sarcasmes, mais son caractère prophétique est aujourd'hui reconnu.

*Francis Strauven*  
(Tr. J.-M. Jacquet)

## ARTS PLASTIQUES

### Portraits couronnés d'idoles détrônées:

#### Emo Verkerk

Un pot de peinture renversé avec deux yeux dessus: le portrait de Nora Joyce, l'épouse de l'écrivain James Joyce, constitue un exemple extrême de l'esprit de liberté débridée dans lequel l'artiste néerlandais Emo Verkerk (°1955) aborde et pratique l'art du portrait. Il s'est vu attribuer récemment le prix Thérèse van Duyl-Schwartz, créé en 1919 en vue de promouvoir l'art du portrait. Trouver un portraitiste qui mériterait davantage cette distinction serait difficile. Verkerk, en effet, faisait fureur dès les années 80 avec ses portraits surprenants de personnalités mémorables de l'histoire de la culture.

Verkerk a exploré pendant vingt ans avec bravoure et fantaisie les possibilités quasi illimitées du genre du portrait qu'a étouffé pendant plusieurs siècles le tabou tenace de l'imitation servile. Jusqu'assez tard dans le

xix<sup>e</sup> siècle, dans la théorie de l'art classique, l'art du portrait se situait quelque part en bas dans la hiérarchie des genres. On estimait que la copie méticuleuse de la ressemblance ne laissait guère de place à l'imagination poétique. Les performances créatrices de Verkerk que l'on a pu voir récemment dans toute leur gloire dans l'exposition *Alles in de wind* (Tout dans le vent) au Musée frison de Leeuwarden prouvent le contraire. Aussi cet artiste n'est-il pas un portraitiste au sens traditionnel du terme, qui viserait à faire sur commande des portraits ressemblants et fidèles destinés à la postérité.

A l'instar de beaucoup d'artistes d'avant-garde, c'est dans une intention purement artistique que Verkerk réalise des portraits, et il choisit ses modèles en toute liberté. Aussi, le choix qu'il effectue et le point de départ qu'il adopte témoignent-ils de la plus grande originalité. Le peintre ne peint pas de gens ordinaires de son entourage, mais des figures illustres - et énigmatiques - de l'histoire de la culture qui excitent sa curiosité ou l'émeuvent d'une manière ou d'une autre. Il lui est arrivé de qualifier sa galerie d'honneur de «journal allégorique». La série de portraits peut être considérée, en d'autres termes, comme un autoportrait spéculatif. Tous ses modèles renvoient à des idées et des émotions qui le travaillaient à un moment donné. Sa quête en matière d'art du portrait a commencé en 1977, de manière très symbolique, par un portrait de Francis Bacon, qui l'a beaucoup inspiré. Ce n'est pas la ressemblance fidèle mais la réflexion personnelle qui se révèle à chaque fois déterminante pour le résultat final du portrait. Ainsi l'architecte Hendrik Berlage est-il représenté comme un spectre à côté du chien de l'artiste. Celui-ci promenait toujours son chien sur une place amstellodamoise qu'il avait lui-même conçue. L'idée que, sans qu'il le veuille, l'esprit de l'architecte hantait toujours ce décor a abouti à cette vision gracieuse.

Le peintre Paul Gauguin a déclaré, à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, qu'il voulait faire le portrait de son ami Émile Bernard en ayant recours à sa seule